

EN PLEINE FIGURE

Haïkus de la guerre de 14-18

Le soldat inconnu est un poète. Sous l'arc de triomphe, ils sont des milliers et personne ne le sait. *"En pleine figure"* exhume de courts poèmes écrits à la manière japonaise, et avec eux, un peu de l'âme de ceux qui les ont signés, des poilus des tranchées. Baucomot, Betz, Breton, Cuisenier, les deux Druart, Gilbert-Lecomte, Gobin, Guégan, Hiram, Maublanc, Neuville, Poncin, Sabiron, Vaillant : ces noms-là résonnent comme l'appel du matin sous le drapeau, comme la liste de ceux qui sont tombés au front, inscrite sur le marbre de nos monuments aux morts. Des noms simples, comme ceux de tous les soldats qui sont partis se faire tuer, noyés dans la chair à canon. Chaque poème scintille pourtant comme la lanterne d'un homme perdu dans le noir et qui crie au monde entier qu'il veut vivre. Ce petit éclair, c'est une cartouche de sensibilité que l'homme menacé renvoie au monde qui fond sur lui, c'est le feu de beauté que le soldat transi de froid allume dans son esprit et sauve sur le papier. L'homme et son haïku se tiennent chaud, et tous les deux, ils se demandent comment ils ont atterri là.

*"Dans la plaine noire
Un petit pêcheur rose
Fait à lui seul tout le printemps".¹*

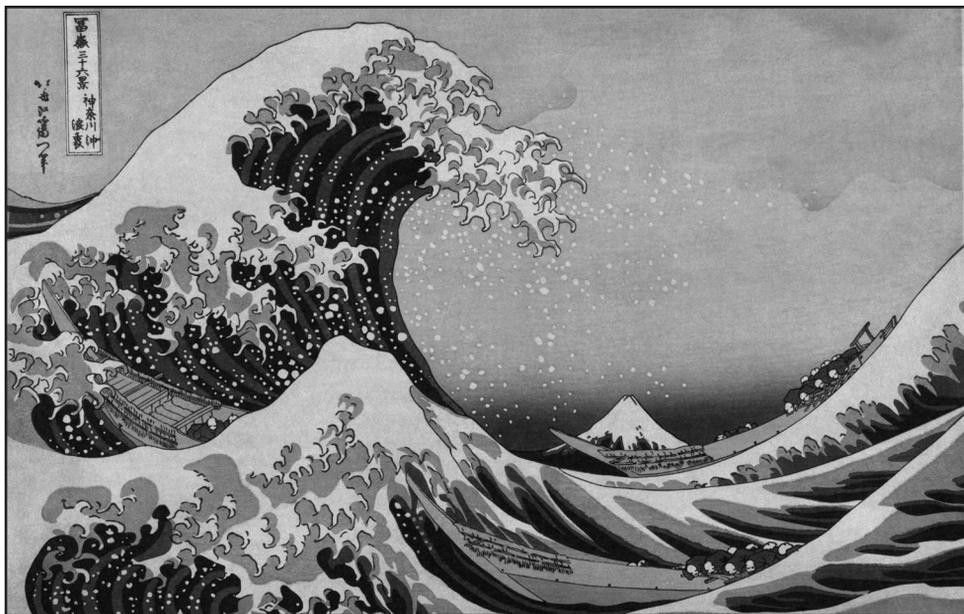
Le haïku, du Japon aux tranchées :

Tant que le Pays du Soleil levant resta fermé sur lui-même, le haïku n'en sortit pas, ou tout au moins, il demeura méconnu en France. Lorsque l'ère du Meiji² ouvrit les frontières, il put enfin s'envoler vers l'ouest. Les échanges et les voyages commencèrent à nourrir l'imaginaire artistique des Européens. C'est le début du Japonisme en

France et des influences que l'on connaît notamment en peinture, inspirée par les estampes. Monet en collectionne plus de deux cents, dont la célèbre *"Vague"* d'Hokusai qui faisait partie des *"Trente-six vues du Mont Fuji"*. Il peint *"Impression soleil levant"*...



Vers 1900, Paul-Louis Couchoud revient d'un voyage autour du monde et sert du saké à ses amis rue Champollion. Il leur dévoile les beautés de l'art poétique nippon et notamment celles du célèbre poète Bashô (1644-1694) : *"Dans le vieil étang / Une grenouille a plongé... / Le bruit de l'eau"*... On découvre cette nouvelle forme de poème court. Le haïku, également appelé haïkai, est exigeant avec son auteur, le haïji, qui doit se limiter à trois vers, le premier de cinq syllabes, le second de sept, et le troisième de cinq. C'est un tableau en trois coups de brosse qui doivent pourtant suffire à peindre une émotion, parfois même une épiphanie. Le rapport à la nature, aux saisons, est presque une règle. Les voyages sur les mers et les continents avaient conduit le haïku vers Paris. Il poursuivit sa route



sur les cours d'eau en irriguant pour la première fois notre pays. Car avec le sculpteur Albert Poncin et le peintre André Faure, Couchoud embarqua en 1905 sur une péniche pour un voyage sur les canaux de France.³ Les premiers *haïjin* français étaient nés⁴ : "*Au-dessus du fleuve nocturne / La ville se silhouette. / Symphonie en bleu*". La "*Rhapsody in Blue*" ne sera composée par Gershwin que dans les années 20 mais c'est le propre de l'artiste que de capter l'air des temps futurs.

Les trois poètes auront d'autres prémonitions en composant leurs haïkus. La première guerre mondiale approche et ils semblent le savoir : "*L'orage se prépare. / Toutes les feuilles du tremble / Battent de l'aile*". Sentaient-ils déjà que bientôt, après un coup de feu à Sarajevo, la mobilisation générale balayerait d'une main tous les hommes valides pour les pousser au fond des tranchées ; et que dans le bourbier, d'autres poètes qu'eux écriraient leurs haïkus de guerre ?

Vues de guerre en estampes de sang :

Au bord du gouffre, la plume concentre la vérité

qu'implique nécessairement la proximité de la mort. Point de posture de poète. Point d'académisme. Point de bavardage. Le haïku, par sa brièveté, est parfaitement adapté. La règle qui encadre le nombre des syllabes est laissée de côté. Pas le temps de compter, il faut seulement prendre les possibilités de liberté qu'offre la concision, et les règles, à l'armée, on en a sans doute assez. Car la mort est là, béante à côté de soi. Il faut le dire maintenant car demain il sera trop tard. L'obus qui creuse déjà des tombes tout autour de soi arrivera sans doute encore plus près tout à l'heure, "*En pleine figure*".

"*Un trou d'obus
Dans son eau
A gardé tout le ciel*".⁵

En attendant "d'y retourner", on lit des lettres : les mairaines écrivent à leurs filleuls, les mères à leurs fils. Mais que répondre ? A l'arrière, peuvent-ils comprendre ?⁶ Et la censure filtre la vérité du carnage. Alors le soldat écrit sur un carnet, sur un bout de papier. Il le gardera dans sa

poche et si elle n'est pas trouée par une balle, peut-être que quelqu'un lira ces mots, après, s'il y a un après, si un jour on rentre chez soi.

*"Passant de Fleury,
Prie pour mes rues et mes arbres
Sur ma place vide".*

Où que se trouve ce village évoqué par André Cuisenier, ce sont nos rues, nos arbres, ceux de l'époque, ceux qui restent encore. Regardez-les aujourd'hui, ils ont encore grandi depuis cent ans. Dans les tranchées pourtant, on n'arrivait plus à croire qu'à l'arrière, la vie pourrait continuer. Tout semblait devoir mourir. Pour René Druart :

*"Quand les hommes reviendront,
Le vieil orme qui les attendait
Sera mort".*

Ou bien suggère-t-il que la guerre ne finira jamais ?

Viennent alors l'épuisement, la colère et le dégoût. En quelques mots, le haïku capture le bref cliché d'une réalité terrifiante. L'œil blanc du camarade pourrissant là, à côté, c'est déjà le mien, se dit le poète. De près, la mort est encore plus laide. La chute du héros n'est belle que de loin.

*"On ne t'entertera, combattant,
Que pour que ta charogne n'empoisonne pas
Les vivants".⁷*

Il n'est pas question de grandes envolées patriotiques, de déclarations d'amour à la nation. Le drapeau devient un article de bazar.⁸ Pour résister, le soldat demeure ou devient poète, un homme "A-dessus de la mêlée".⁹ La poésie devient le lieu de l'exigence humaine et spirituelle. Romain Rolland avait déjà crié son admiration aux premiers jours de la guerre : *"Vous tous, jeunes hommes de toutes les nations (...), jeunes frères ennemis (...) — comme vous m'êtes chers, vous qui allez mourir !"*

Dans son sillage, Albert de Neuville fraternise avec le cadavre d'un Allemand. Mais ça n'est permis qu'en poésie, et encore, mieux vaut

cachez ces mots-là pour l'instant ; quelques-uns de plus au creux de la poche...

*"L'ennemi
Sur sa couche funéraire
Pour toujours endormi,
Je regarde mon ennemi
Et je reconnais un frère".*

La génération perdue :

*"Jeunesse, grave et réfléchie
Pour avoir, merveilleux prodige,
Connu la mort avant la vie".*

Connaître la mort avant la vie. Ce vers de Julien Volance les englobe tous : ceux qui sont restés à jamais sous les terres collantes de la Somme, comme ceux qui en sont revenus mais qui n'ont jamais pu en guérir car ils y ont laissé quelque chose : l'amitié d'un camarade, une jambe, un bras, une mâchoire. Tous en ont pris plein la figure. Les uns gueules cassées, les autres intérieurement fracassés. La vie, si elle existe encore, ne pourra jamais être tout à fait la vie, celle d'avant.

*"Faces fauchées, musles exsangues,
Chair horripilante et pitoyable,
Que jamais plus des mains de femmes n'aimeront".*

Après avoir entendu un garagiste français se plaindre de son apprenti revenu du front en le traitant de "génération perdue", Gertrud Stein a rendu célèbre l'expression "Lost generation", qui visait surtout un groupe d'écrivains américains installés autour d'elle dans le Paris d'après-guerre, et dont les plus célèbres sont Hemingway et Fitzgerald. Ces lignes de Julien Volance exprimaient avant elle ce mal de vivre qui dure toute une vie :

*"A coups de poing, à coup de pied,
J'ai voulu tuer mon passé.
C'est lui qui me prend à la gorge".*

Mais la génération perdue, c'est surtout celle des

disparus à jamais, des hommes, des frères, des pères qui ne pourront plus dire ce qu'ils ont vu. Ce sont les futurs inventeurs, musiciens, écrivains, chirurgiens, physiciens qu'ils ne seront jamais. Ce sont aussi les bras qui auraient dû travailler leur terre et caresser les cheveux de l'enfant. L'humanité les a perdus pour toujours. Parmi eux, on se souvient des plus célèbres, Alain Fournier, Charles Péguy, Guillaume Apollinaire. Mais combien d'autres, foudroyés dans le nid de leur création, sont restés enfermés dans le silence de l'éternité ? Des poètes sont nés dans les tranchées. Ils y sont morts presque en même temps. La célèbre helléniste et académicienne Jacqueline de Romilly a perdu son père dans les mêmes conditions que les autres : "Il arriva le matin du 2 octobre : le soir, il était tué d'une balle dans la tête, au moment où il sortait de la tranchée. Il n'avait rien vu de la guerre".¹⁰ Il était un être brillant et prometteur, normalien -et poète lui aussi. On l'aurait su de sa propre plume s'il avait vécu.

Ce n'est qu'un exemple parmi des centaines de milliers. La fleur de la jeunesse, le meilleur des nations européennes ont été détruits en quelques mois. Arletty a porté toute sa vie le deuil de celui qu'elle appelait Ciel, son amour aux yeux bleus, celui de ses seize ans : "Ciel est tué le 15 août 1914. C'est décidé : je ne me marierai jamais ; je n'aurai pas d'enfants. Ni veuve de guerre, ni mère de soldat".¹¹

Et il y en eut des millions d'autres, mais qui eux, n'eurent personne pour écrire à leur mémoire. Par une intuition supérieure pourtant, le poète des tranchées l'a fait par anticipation. Car son histoire, ce qu'il a vu, ce que ses mots disent, le lecteur d'aujourd'hui les comprend comme l'expérience de tous ceux qui ont souffert comme lui. Le poète est le porte-voix de ses camarades oubliés.

Dans la nef du Panthéon, quatre panneaux portent le nom de 560 écrivains morts pendant la guerre de 14-18. On les appelle "les 560". Parmi eux, figure François Lafond, qui s'était demandé : "Quand la mort me prendra, la recevrai-je en face, /

Comme je l'ai rêvée, en murmurant un vers (...) ?
L'anthologie "En pleine figure" ravive la flamme de tous les inconnus au nom desquels le Poète a parlé, bien mieux que le marbre froid de la République sous les ordres de laquelle ils sont morts.

*"Petite croix. Epitaphe.
Ci-gît le soldat Gribouille.
Il mourut pour vivre libre".*

Alexandre BOURET

1 *Poème de René Maublanc.*

2 *La période (1868-1912) correspond au règne de l'empereur Mutsuhito.*

3 *Julien Volance, "Sur le haïkai français", in Revue France-Japon, n°38, 15 février 1939, p.80.*

4 *"Au fil de l'eau", Paul-Louis Couchoud, André Faure, Albert Poncin (1905), Arthème Fayard, Mille et une nuits, Paris, 2011. Le recueil n'est pas commercialisé avant longtemps. Seuls trente exemplaires se passent de main en main.*

5 *Poème de Maurice Betz.*

6 *"A sa mère- Le sang pâle de vos pleurs / S'offre en vain / Aux pleurs rouges de son sang" : Marc-Adolphe Guégan. Le thème du deuil dérisoire rappelle le récit de Drieu la Rochelle intitulé "La comédie de Charleroi" (1934).*

7 *Poème que Julien Volance voulut publier en 1917 mais qui fut censuré.*

8 *"L'emblème- Saluez bas ce drapeau. / On en fit l'emptette / L'autre jour dans mon bazar" : Marc-Adolphe Guégan.*

9 *"Au-dessus de la Mêlée", Romain Rolland, Journal de Genève, 15 septembre 1914.*

10 *"Jeanne", Jacqueline de Romilly, Ed. de Fallois, Paris, 2011, p.49.*

11 *"La défense, autoportrait", Arletty, Editions de la table ronde, Paris, 1971.*

"EN PLEINE FIGURE. HAÏKUS DE LA GUERRE DE 14-18" : Anthologie établie par Dominique CHIPOT. Editions Bruno DOUCEY. 167 pages. 16 €.